

"J'ai un rapport désintéressé aux nuages" : interview de Stéphane Audeguy, auteur de *La théorie des nuages*

Propos recueillis par C. St., [Le Temps](#), 4 janvier 2012

Il est intarissable. Vous lui dites nuages et il évoque la foi de Luke Howard, la passion de Goethe, les tableaux de Friedrich, les bulletins tarifés de Météo-France. En 2005, Stéphane Audeguy publiait La théorie des nuages, un premier roman qui lui valut le prix Maurice Genevoix de l'Académie française. Un éloge à ceux qui nommèrent les brumes.

Le Temps : Le commissaire de [Cloud Studies](#) est fasciné par le fait que des images belles et floues puissent émaner de travaux scientifiques. Et vous ?

Stéphane Audeguy : Ce qui m'apparaît le plus singulier est justement cette opposition. Il y a aussi un investissement désirant et aimant de la part des scientifiques pour l'objet de leurs études. Le fantasme d'objectivité est très fort pour la photographie. À ses débuts, on s'est dit qu'elle allait régler des tas de questions et objectiver le monde. C'est faux. Les hommes sont toujours en train de rêver, les nuages ne sont pas moins mystérieux d'être compris. Le tirage, l'angle ou le support font de la photographie un rapport sensible aux choses.

– Le personnage de votre livre, Richard Abercrombie, est-il l'Abercromby de l'exposition ?

– J'ai découvert ses mémoires à la bibliothèque de Londres. C'est un type parfaitement ennuyeux, un touriste typique. Il traverse le monde entier mais cela ne le change pas. C'est un anti-Rimbaud, Gauguin ou Bouvier. Je m'en suis inspiré, mais comme je lui faisais faire des choses peu convenables, j'ai changé son prénom et modifié un peu son nom.

– Pourquoi avoir choisi le thème des nuages ?

– Je voulais écrire un roman qui concerne le global. Tous les soirs au journal, une chose redit que le monde est un système clos : les cartes météorologiques. Ce qui est fascinant dans le climat, c'est ce qu'on appelle l'invariance d'échelle, c'est-à-dire que la météo concerne à la fois le local et le global.

– Votre livre est très érudit. Étiez-vous déjà passionné par l'histoire et la formes des nuages ?

– Je me suis plongé dans la question pour écrire ce roman. Comme je vivais en Grande-Bretagne à l'époque, je suis allé à la British Library, où j'ai pu consulter des exemplaires originaux d'atlas des nuages. Londres a été la capitale de la météorologie, pour des raisons évidentes, et il y a beaucoup de documents sur place. Je suis quelqu'un de lent, lorsque je pense à un truc, j'y pense longtemps, je lis beaucoup. Il y a quelque chose de contemplatif dans ma démarche. D'ailleurs, le mot « théorie » possède trois sens : la contemplation, la science et le défilé. Dans mon livre, j'ai voulu rassembler les trois. Il est difficile de réfléchir aux nuages au XXe siècle sans penser à deux nuées terribles créées par l'homme, Auschwitz et Hiroshima. Elles apparaissent dans mon roman.

– Lorsque vous levez le nez, vous voyez un cirrus ou un éléphant ?

– Je ne vois plus rien de symbolique. Comme beaucoup de gens, je me suis amusé à trouver des formes dans les nuages. Maintenant, je suis assez sensible à la beauté intrinsèque des choses pour ne pas les ramener à de l'humain. J'ai un rapport désintéressé aux nuages – et donc non scientifique parce que la science est aussi un business.